

J'ai presque peur en vérité - Paul Verlaine

La bonne chanson (09/03/2007)

J'ai presque peur en vérité,
Tant je vois ma vie enlacée
A la radieuse pensée
Qui m'a pris l'âme l'autre été,

Tant votre image à jamais chère,
Habite en ce cœur tout à vous,
Mon cœur uniquement jaloux
De vous aimer et de vous plaire ;

Et je tremble, pardonnez- moi
D'aussi franchement vous le dire,
A penser qu'un mot, un sourire
De vous est désormais ma loi,

Et qu'il vous suffirait d'un geste,
D'une parole ou d'un clin d'œil,
Pour mettre tout mon être en deuil
De son illusion céleste.

Mais plutôt je ne veux vous voir,
L'avenir dût-il m'être sombre
Et fécond en peines sans nombre,
Qu'à travers un immense espoir,

Plongé dans ce bonheur suprême
De me dire encore et toujours,
En dépit des mornes retours,
Que je vous aime, que je t'aime !

(Plongé dans ce bonheur suprême
De me dire encore et toujours,
En dépit des mornes retours,
Que je vous aime, que je t'aime !)

Roman - Arthur Rimbaud

I

On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans.
— Un beau soir, foin des bocks et de la limonade,
Des cafés tapageurs aux lustres éclatants !
— On va sous les tilleuls verts de la promenade.

Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin !
L'air est parfois si doux, qu'on ferme les paupières ;
Le vent chargé de bruits, — la ville n'est pas loin, —
A des parfums de vigne et des parfums de bière...

II

— Voilà qu'on aperçoit un tout petit chiffon
D'azur sombre, encadré d'une petite branche,
Piqué d'une mauvaise étoile, qui se fond
Avec de doux frissons, petite et toute blanche...

Nuit de juin ! Dix-sept ans ! — On se laisse griser.
La sève est du champagne et vous monte à la tête...
On divague ; on se sent aux lèvres un baiser
Qui palpite là, comme une petite bête...

III

Le cœur fou Robinsonne à travers les romans,
— Lorsque, dans la clarté d'un pâle réverbère,
Passe une demoiselle aux petits airs charmants,
Sous l'ombre du faux-col effrayant de son père...

Et comme elle vous trouve immensément naïf,
Tout en faisant trotter ses petites bottines,
Elle se tourne, alerte et d'un mouvement vif...
Sur vos lèvres alors meurent les cavatines...

IV

Vous êtes amoureux. Loué jusqu'au mois d'août.
Vous êtes amoureux. — Vos sonnets La font rire.
Tous vos amis s'en vont, vous êtes mauvais goût.
— Puis l'adorée, un soir, a daigné vous écrire !...

— Ce soir-là... — vous rentrez aux cafés éclatants,
Vous demandez des bocks ou de la limonade...
— On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans
Et qu'on a des tilleuls verts sur la promenade.

Le poète et la muse - Paul Verlaine

Jadis (13/03/2007)

La Chambre, as-tu gardé leurs spectres ridicules,
O pleine de jour sale et de bruits d'araignées ?
La Chambre, as-tu gardé leurs formes désignées
Par ces crasses au mur et par quelles virgules ?

Ah fi ! Pourtant, chambre en garni qui te recules
En ce sec jeu d'optique aux mines renfrognées
Du souvenir de trop de choses destinées,
Comme ils ont donc regret aux nuits, aux nuits d'Hercules !

(Le poète et la muse...)

Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est pas ça :
Vous ne comprenez rien aux choses, bonnes gens.
Je vous dis que ce n'est pas ce que l'on pensa.
(Qu'on l'entende comme on voudra, ce n'est pas ça)

Seule, ô chambre qui fuis en cônes affligeants,
Seule, tu sais ! mais sans doute combien de nuits
De noce auront dévirginé leurs nuits, depuis !
(Seule, ô chambre qui fuis en cônes affligeants)

(Le poète et la muse...)

La poésie se meurt - Pascale Jeanne Morisseau

Les chansons partisans (02/06/2007)

La poésie se meurt si tu ne vis en elle
Imagine l'oiseau qui n'aurait plus ses ailes
La mésange enrôlée qui ne peut plus chanter
Rien qu'à cette pensée, j'ai la gorge nouée
Qui parle de dormir avec cette énergie
Qui fait battre mon cœur si fort dans ce lit ?
Tous mes voisins l'entendent, ils ne sont pas si sourds
Si aveugles qu'on pense à ces coups de l'amour

Pour cette dernière chance, il faut de la patience
Respecter l'autre rythme, ce largo de cadence
Ordonne de ralentir, de lâcher le crayon
De calmer le désir pour celle qui dit : « Créons ! »
Au risque de souffrir, son mot, c'est : « Libérons
Toute la matière vive ! ». Donnons-lui un biberon
Le lait de la matrice au grand sein de la Mère
En bleu l'impératrice de ses rêves chimères

Tuons cet égoïsme qu'elle confond souvent
Avec de l'altruisme au cœur du firmament
Arrêtez-la, vous dis-je ! car elle demande grâce
Et la grâce répand ses mots tant elle est lasse
Elle dit l'épuisement, elle dit : « Finissons-en ! »
Puis accélère encore, il n'y a que l'avant
Dans cette course folle, aucun marche arrière
Elle est comme un pur-sang qui n'a plus de barrières

Car elle ne connaît pas le repos du guerrier
Elle l'appelle encore dans un dernier baiser
La poésie se meurt, mais non elle vit en elle
La poésie se meurt qui fait pousser tes ailes !
Tes ailes !
O tes ailes !

Pour venir dans tes bras, devenir ton amant - Pascale Jeanne Morisseau

Chansons fleuves (31/05/2006)

Il est un homme ici que l'on nomme Verlaine
 Il est sur le départ, un chalutier sans doute
 Un voyageur ailé qui doit tracer sa route
 Le Beau aventurier, Rimbaud pour le nommer

Rêve haut, rêve épicé
 Verlaine rêve de laine
 Tricot, tricot de peau
 De laine donne à Rimbaud

Mais notre voyageur attendra sans relâche
 Que l'ivresse l'apaise dans sa transe de grâce
 Que quelque cygne accourt, que quelque chose lâche
 Car il est un chemin dont Dieu brouille la trace

Alors l'homme Verlaine écrit sur les nuages
 Qui passent dans le ciel et qui s'en vont là-bas
 Le vent faiseur d'histoires, ces merveilleux nuages
 Qui fait que Rimbaud vient changeant le mal en bien

Car il est des nuages au-delà de nous-mêmes
 Où l'amour idéal n'est pas qu'une utopie
 Où il n'y a pas de mal à dire que l'on s'aime
 Et à ce que tu viennes me baiser dans un lit

Tu me reconnaîtras parmi mille visages
 Ton poète maudit, ton rebelle adoré
 Celui qui t'aidera dans tes transes voyages
 Expériences aux limites par les Dieux transcendées

Que tu ne trembles plus du fond de tes nuits blanches
 Quand les larmes se fondent à la douleur d'aimer
 Et que tu sais très bien qu'en étant à côté
 Moi je veux que tu vives et c'est te protéger

Des démons de l'enfer où la lame se ferre
 Dans tes veines si bleues au rouge vermillon
 Où la corde lacée autour de ton beau cou
 Fait que par un beau jour tu n'es plus parmi nous

Non !
 Non !
 Non !
 Non !

Parce que tes longs sanglots du côté de la mer
 Sont dangereux pour moi, moi qui t'aime si fort
 Il y va de ta vie, il y va de ma mort
 Et je déchirerai tous les draps des frontières

Pour
 Venir
 Dans
 Tes bras
 De-
 -venir
 Ton
 Amant...

J'irai par la passerelle- Pascale Jeanne Morisseau

Chansons fleuves (11/03/2006)

J'irai par la passerelle
Qui me mène jusqu'à toi
A travers le jardin,
Les odeurs de jasmin,
Les pétales de rose...
La chaleur du soleil
Sur ma peau
Réjouira mon cœur pur,
Ivre de nature

Mon doux rêve doux
Ma vision d'amour
Mon tout rêvez-vous
La vision de nous
Deux ?

Combien, combien, combien de jours ?
Ce lien, si plein, si plein d'amour
Combien, combien, combien d'étés
Avant d'être et d'avoir été ?

A vous
Mon âme
Mon doux
Rêvé
Les vous
Mon âme
Ton bel
Epoux
L'épouserez vous en juin ?

Quand tu verras ma lumière,
Un halo comme un parfum
La musique dans les airs
Pour les âmes solitaires
Aux fragrances de rose
Vivent les couleurs vives,
Le secret
Irradie la tendresse
Et sombrons dans l'ivresse

Buvons jusqu'au bout
Les mots de toujours
Les « que savez-vous ? »
Du divin redoute

Combien, combien, combien de jours ?
Ce lien, si plein, si plein d'amour
Combien, combien, combien d'étés
Avant d'être et d'avoir été ?

A vous
Belle âme
Sans vous
J'étais
Mais vous
Mon âme
Mon bel
Epoux
M'épouserez vous en juin ?

Bannières de mai - Arthur Rimbaud

Aux branches claires des tilleuls
Meurt un maladif hallali.
Mais des chansons spirituelles
Voltigent parmi les groseilles.
Que notre sang rie en nos veines,
Voici s'enchevêtrer les vignes.
Le ciel est joli comme un ange.
L'azur et l'onde communient.
Je sors. Si un rayon me blesse
Je succomberai sur la mousse.

Qu'on patiente et qu'on s'ennuie
C'est trop simple. Fi de mes peines.
Je veux que l'été dramatique
Me lie à son char de fortune.
Que par toi beaucoup, ô Nature,
— Ah moins seul et moins nul — je meure.
Au lieu que les Bergers, c'est drôle,
Meurent à peu près par le monde.

Je veux bien que les saisons m'usent.
A toi, Nature, je me rends ;
Et ma faim et toute ma soif.
Et, s'il te plaît, nourris, abreuve.
Rien de rien ne m'illusionne ;
C'est rire aux parents, qu'au soleil,
Mais moi je ne veux rire à rien ;
Et libre soit cette infortune.
(Mais moi je ne veux rire à rien ;
Et libre soit cette infortune.
Mais moi je ne veux rire à rien...
Rire à rien...
Et libre soit...)

Rêvé pour l'hiver - Arthur Rimbaud

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose
Avec des coussins bleus.
Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose
Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la glace,
Grimacer les ombres des soirs,
Ces monstruosités hargneuses, populace
De démons noirs et de loups noirs.

Puis, tu te sentiras la joue égratignée...
Un petit baiser, comme une folle araignée,
Te courra par le cou...
(Te courra par le cou...
Te courra par le cou...)

(L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose
Avec des coussins bleus.
Nous serons bien. Un nid de baisers fous repose
Dans chaque coin moelleux.

Tu fermeras l'œil, pour ne point voir, par la glace,
Grimacer les ombres des soirs,
Ces monstruosités hargneuses, populace
De démons noirs et de loups noirs.)

Et tu me diras : "Cherche !" en inclinant la tête,
_ Et nous prendrons du temps à trouver cette bête
_ Qui voyage beaucoup...
_ Qui voyage beaucoup...
_ Qui voyage beaucoup...

Age d'or - Arthur Rimbaud

Quelqu'une des voix
Toujours angélique
— Il s'agit de moi, —
Vertement s'explique :

Ces mille questions
Qui se ramifient
N'amènent, au fond,
Qu'ivresse et folie ;

Reconnais ce tour
Si gai, si facile :
Ce n'est qu'onde, flore,
Et c'est ta famille !

Puis elle chante. O
Si gai, si facile,
Et visible à l'œil nu...
— Je chante avec elle, —

Reconnais ce tour
Si gai, si facile :
Ce n'est qu'onde, flore,
Et c'est ta famille !... etc...

Et puis une voix
— Est-elle angélique !—
Il s'agit de moi,
Vertement s'explique ;

Et chante à l'instant
En sœur des haleines :
D'un ton allemand,
Mais ardente et pleine :

Le monde est vicieux ;
Si cela t'étonne !
Vis et laisse au feu
L'obscur infortune.

O ! Joli château
Que ta vie est claire !
De quel Age es-tu,
Nature princière
De notre grand frère ! etc...

Je chante aussi, moi :
Multiples sœurs ! voix
Pas du tout publiques !
Environnez-moi
De gloire pudique... etc...

Et puis une voix
— Est-elle angélique !—
— Il s'agit de moi, —
(Il s'agit de moi.)

Printemps - Paul Verlaine Parallèlement (14/03/2007)

Tendre, la jeune femme rousse,
Que tant d'innocence émoustille,
Dit à la blonde jeune fille
Ces mots, tout bas, d'une voix douce :

« Sève qui monte et fleur qui pousse,
Ton enfance est une charmille :
Laisse errer mes doigts dans la mousse
Où le bouton de rose brille,

« Laisse-moi, parmi l'herbe claire,
Boire les gouttes de rosée
Dont la fleur tendre est arrosée, -

(Laisse-moi)

« Afin que le plaisir, ma chère,
Illumine ton front candide
Comme l'aube l'azur timide. »

(Laisse-moi, parmi l'herbe claire,
Boire les gouttes de rosée
Dont la fleur tendre est arrosée
Laisse-moi)

L'hiver a cessé... - Paul Verlaine

La bonne chanson (14/03/2007)

L'hiver a cessé : la lumière est tiède
Et danse, du sol au firmament clair.
Il faut que le cœur le plus triste cède
A l'immense joie éparse dans l'air.

Même ce Paris maussade et malade
Semble faire accueil aux jeunes soleils,
Et comme pour une immense accolade
Tend les mille bras de ses toits vermeils.

J'ai depuis un an le printemps dans l'âme
Et le vert retour du doux floréal,
Ainsi qu'une flamme entoure une flamme,
Met de l'idéal sur mon idéal.

Le ciel bleu prolonge, exhausse et couronne
L'immuable azur où rit mon amour.
La saison est belle et ma part est bonne
Et tous mes espoirs ont enfin leur tour.

Que vienne l'été ! que viennent encore
L'automne et l'hiver ! Et chaque saison
Me sera charmante, ô toi que décore
Cette fantaisie et cette raison !
(Cette fantaisie et cette raison !)

Chanson de la plus haute tour - Arthur Rimbaud

Oisive jeunesse
 A tout asservie,
 Par délicatesse
 J'ai perdu ma vie.
 Ah ! Que le temps vienne
 Où les cœurs s'éprennent
 (Ah ! Que le temps vienne
 Où les cœurs s'éprennent)

Je me suis dit : laisse,
 Et qu'on ne me voie :
 (Je me suis dit : laisse,
 Et qu'on ne me voie :)
 Et sans la promesse
 De plus hautes joies.
 Que rien ne t'arrête,
 Auguste retraite.

J'ai tant fait patience
 Qu'à jamais j'oublie ;
 Craintes et souffrances
 Aux cieus sont parties.
 Et la soif malsaine
 Obscurcit mes veines.
 (Et la soif malsaine
 Obscurcit mes veines.)

Ainsi la Prairie
 A l'oubli livrée,
 Grandie, et fleurie
 D'encens et d'ivraies
 Au bourdon farouche
 De cent sales mouches.

Ah ! Mille veuvages
 De la si pauvre âme
 (Ah ! Mille veuvages
 De la si pauvre âme)
 Qui n'a que l'image
 De la Notre-Dame !
 Est-ce que l'on prie
 La Vierge Marie ?
 (Est-ce que l'on prie
 La Vierge Marie ?
 Est-ce que l'on prie
 La Vierge Marie ?
 Est-ce que l'on prie
 La Vierge Marie ?)

Oisive jeunesse
 A tout asservie,
 Par délicatesse
 J'ai perdu ma vie.
 Ah ! Que le temps vienne
 Où les cœurs s'éprennent.
 (Ah ! Que le temps vienne
 Où les cœurs s'éprennent.)

Les amants d'éternité - Pascale Jeanne Morisseau

Les amants d'éternité (27/09/2007)

Au concert de la poétesse
 Grande amoureuse de Rimbaud
 L'on sentit la chaude liesse
 Qui désinhiba les cerveaux
 Il n'y eut plus de solitude
 Car ta peau fut contre ma peau
 Et ta caresse, certitude
 Que nous existions dans le beau

(Beau !)Tu es venu, tu as compris
 (Belle !)Ton âme répondit à l'appel
 (Beau !)De l'amour quand l'infini
 (Belle !)Ouvre enfin la porte du ciel
 (Beau !)L'on se souvint de son ennui
 (Belle !)De l'ombre sans les courtes échelles
 (Beau !)Du noir de la mélancolie
 (Belle !)De quand toi tu aimais Rachel

Bas les masques
 Défais-le
 Et les frasques
 D'amoureux
 C'était toi
 L'autre deux
 Cet émoi
 D'entre deux

(Oh !)Les poèmes de Paul Verlaine
 (Ah !)Les couleurs d'Arthur Rimbaud
 (Oh !)Ton cœur n'éprouva plus de peine
 (Ah !)Sans cesse bougé vers le haut
 (Oh !)Contemple les amants qui s'aiment
 (Ah !)Rien ne peut plus nous séparer !
 (Oh !)Nous incarnons la beauté même
 (Ah !)Sommes les amants d'éternité !

Oh !
 Ah !
 Oh !
 Ah !
 Oh !
 Ah !
 Oh !